



QUAND LA BISE JETTE UN FROID

Thalia Brero

Cette peinture est, selon la notice que lui consacre le National Maritime Museum de Greenwich, la plus ancienne scène marine représentant un sujet profane. Elle dépeint l'arrivée à Nice d'une armada d'une vingtaine de navires, envoyée en 1521 par le roi de Portugal Manuel I^{er} pour assurer le transport d'un précieux chargement : sa fille Béatrice, qui devait épouser le duc Charles II de Savoie.

Les impressions de ce voyage sont rapportées par le chroniqueur portugais Gaspar Correia, qui livre plusieurs anecdotes sur les escales, telle celle du 20 septembre à Marseille. Avec une précision presque ethnographique, il relève que les autochtones, « pour se saluer, s'embrassent sans aucunement trouver cela étrange, car c'est ainsi leur coutume ». Plus encore : dans la rue, « aussi bien les femmes mariées que les jeunes femmes célibataires reçoivent des baisers de tous sans que personne ne s'en étonne ».

◆ *L'arrivée de l'armada envoyée par Manuel I^{er} de Portugal à Nice (1521).*
Anonyme, Portuguese Carracks off a Rocky Coast, vers 1540.
Huile sur toile, 78,7 x 144,7 cm (détail).
National Maritime Museum, Greenwich, Caird Collection, inv. BHC0705.
© National Maritime Museum, Greenwich, London.

La surprise des Portugais face à la pratique de la bise – puisque c’est bien d’elle qu’il s’agit – se transforme en indignation le lendemain, lors de la rencontre avec le fiancé à Nice. Ce rustaud de duc de Savoie ne trouve en effet rien de mieux à faire que d’en claquer une à l’infante au moment des présentations – faisant frémir les courtisans lisboètes, estomaqués de voir leur révéérée princesse ainsi accueillie à la bonne franquette.

La bise (qui ne portait pas encore ce nom) était une forme de salut qui avait cours dans l’espace francophone de la fin du Moyen Âge, mais qui paraissait totalement incongrue aux Ibériques, dont les manières étaient plus distantes. Ces pratiques divergentes renseignent, en négatif, sur la façon usuelle de se saluer de part et d’autre. L’échange de baisers comme salutation informelle est en effet documenté avant tout par des textes rapportant des faux pas : ceux de Français ou de Bourguignons qui scandalisent des Castillans, des Navarrais, des Portugais ou des Italiens en embrassant les femmes qui leur sont présentées. Bénis soient ainsi les malentendus culturels, car ils nous informent malgré eux sur des pratiques quotidiennes qui ne seraient autrement pas mises par écrit.

Ce sont souvent les éléments les plus courants et banals qui sont les plus difficiles à saisir pour l’historien, car ils se trouvent dans l’angle mort des sources. À cet égard, Michel Pastoureau raconte qu’alors qu’il était conseiller historique sur le tournage du film *Le Nom de la Rose*, une requête de Jean-Jacques Annaud lui avait particulièrement donné du fil à retordre : comment se saluait-on au Moyen Âge ? Les sources ne le révèlent en effet qu’incidemment.

J’ai bien compris son embarras quand j’ai été confrontée à mon tour à un mystère presque aussi épais : comment

se salue-t-on en Belgique ? Lorsque je me suis établie à Gand, mon intégration s'est faite facilement, mais il m'a fallu plusieurs mois pour enfin saluer mes hôtes sans me sentir comme le duc de Savoie. Ni le site web de l'office du tourisme ni les guides de voyage n'expliquent en effet les finesses de la bise belge : les Wallons n'en font qu'une, mais tous azimuts, puisqu'elle s'étend aux collègues de travail ; les Flamands n'en font pas, sauf aux très proches (certains milieux *arty* échappant à cette règle, pour compliquer la donne). Dans ma Suisse romande natale, on a coutume d'échanger trois bises – la dernière restant d'ailleurs suspendue quand nous saluons des amis français qui, eux, n'en donnent souvent que deux et sont passés à autre chose alors que nous demeurons lèvres ridiculement tendues dans le vide.

Pour autant qu'il subsiste quelque chose de l'immense et éphémère masse de productions écrites de notre époque, les historiens du futur devraient être particulièrement bien documentés sur la bise telle qu'elle était pratiquée à la fin de la décennie 2010. Ses règles complexes, rarement consignées par écrit, se devinent au travers de tous les articles qui lui sont consacrés au moment où je rédige ces lignes. Son portrait est une fois de plus dessiné en creux – cette fois par la covid-19, qui a justifié sa mise au ban et fait planer la menace de sa disparition.